Ces documents viennent enrichir et compléter les « Documents inédits d'histoire almohade » et les « Trente-sept lettres almohades » publiés par E. Lévi Provençal en 1928 et 1941. Malgré les difficultés de datation, l'auteur répartit ainsi ces documents : Période du Mahdī : 2 lettres; période de ʿAbd al-Mu'min, 9 lettres; période de Yūsuf, 23; période d'al-Manṣūr, 10; période d'al-Nāṣir, 24; période d'al-Mustanṣir, 39; période d'al-Maḫlūʿ, 1; période d'al-ʿĀdil, 5; période d'al-Ma'mūn, 8; période d'al-Rašīd, 4; période d'al-Saʿīd, 1; période d'al-Murtaḍā et d'al-Wāṯiq, 5. Certains de ces documents furent rédigés par des secrétaires connus, dont les noms sont mentionnés : Abū Ǧaʿfar b. ʿAṭiyya (m. 553); Abū l-Qāsim al-Qālamī (sa dernière lettre est datée de 564); Abū l-Ḥasan b. ʿAyyāš (dernier document daté de 564); Ibn ʿAbd al-Ḥamīd; Abū Mūsā Qāḍī al-Ḫilāfa (m. 578); Ibn Mubāšar (vivant en 620); al-Sayyid Abū Ḥafṣ b. ʿAbd al-Mu'min (m. 564); Aḥmad b. Muḥammad (m. 564); Ibn Maṣādiq (écrit en 564); Abū l-Ḥasan b. Zayd al-Išbīlī (m. 571); Abū l-Ḥakam b. ʿAbd al-ʿAzīz (m. 584); Abū ʿAlī b. Nārār; Abū l-Ḥasan al-Qalannī (vivant en 613); Abū l-Faḍl b. Ṭāhir b. Muḥāšira (m. 598); Abū Bakr Ṣafwān b. Idrīs (m. 598); Abū ʿAbd Allāh b. ʿAyyāš (m. 618); Abū l-Ḥasan b. Waḍḍāḥ (entre 588 et 595); Abū l-Rabīʿ Sulaymān al-Muwaḥḥidī (m. 604); Abū Bakr b. ʿĪsā (vivant en 613); Abū Muḥammad b. Ḥāmid (m. 621); Abū l-Ḥasan b. al-Faḍl (m. 627); Abū l-Qāsim ʿAbd al-Raḥmān b. ʿAḏra (m. 606); Abū ʿAbd Allāh b. Naḫīl (vivant en 618); Abū l-Qāsim al-Balawī (m. 657); Abū l-Maymūn; Abū l-ʿAbbās b. Ǧaʿfar (vivant en 612); Abū l-Muṭarrif b. ʿAmīra (m. 658); Abū l-ʿAlā' Idrīs al-Ma'mūn b. al-Ḫalīfa al-Manṣūr (m. 627); Abū l-Ḥasan al-Saraqusṭī; Ibn ʿAbdūn al-Miknāsī (m. 659); Yaḥyā (vivant en 645).

Chacune de ces 131 lettres administratives sont précédées d'une introduction de présentation et abondamment annotées (p. 41 à 408). La deuxième partie de l'ouvrage (p. 409-533) présente 77 lettres de nomination à des fonctions administratives.

Vincent LAGARDÈRE
(Université de Bordeaux 3)

Halima FERHAT, *Sabta des origines au XIVe siècle*, préface de Mohammed Sinaceur. Éditions Al-Manahil - ministère des Affaires culturelles, Rabat, 1993. 494 p.

Mohamed CHÉRIF, *Ceuta aux époques almohade et mérinide*, préface d'Alain Ducellier. L'Harmattan, Histoire et Perspectives méditerranéennes, Paris, 1996. 229 p.

La bibliographie en langues occidentales sur l'histoire de Ceuta, jusqu'ici pauvre et dispersée — il fallait recourir principalement aux travaux de Latham réunis dans un ouvrage des *Variorum* [1] — s'est enrichie en peu de temps de deux études d'ensemble en français. On dira tout de suite que ces deux ouvrages, dont le volume est comparable compte tenu de la

1. Cf. *Bulletin critique* n° 5, 1988, p. 156-157.

BCAI 14 (1998) M. Chérif: Ceuta aux époques almohade et mérinide, recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

typographie très serrée de celui de M. Chérif, ne font pas double emploi, et qu'il est très heureux que la grande cité médiévale du détroit, trop oubliée jusqu'à présent, fasse l'objet d'études accessibles aux lecteurs européens non arabisants. Ces deux « monographies », écrites en français par deux médiévistes du Maghreb, illustrent la vitalité de l'école historique marocaine, relève tout à fait opportune alors même que l'histoire du Maghreb est malheureusement en très net déclin dans notre pays.

Du point de vue chronologique, les deux études ne se recoupent que partiellement. Celle de H. Ferhat suit l'histoire de la ville depuis la conquête arabe, et consacre 150 pages à l'époque préalmohade, alors que celui de M. Chérif commence avec l'entrée tumultueuse de la ville dans le régime almohade, au moment de l'échec de la révolte du cadi 'Iyāḍ contre ce dernier (1148-1149). Les deux auteurs consacrent une partie importante de leur ouvrage (six chapitres sur onze chez H. F. et un fort chapitre initial sur quatre chez M. Ch.) à l'histoire de la ville.

Les chapitres restants de H. F. sont consacrés d'abord à l'économie d'échanges, capitale pour la compréhension du rôle et de la personnalité de Ceuta durant les siècles centraux du Moyen Âge (chap. VI : « Une situation paradoxale : pénurie naturelle et opulence acquise », et chap. VII : « Les maîtres du jeu et leur déontologie »). Ces deux chapitres sont centrés sur l'hégémonie du négoce et de l'élite commerçante, envisagée aussi dans ses activités intellectuelles (paragraphe intitulé : « Enseignement et commerce »). On passe ensuite au cadre urbain (chap. VIII : « La ville et son cadre »), puis à la vie sociale qui s'y déroule (chap. IX : « Les habitants et les structures sociales », chap. X : « Les mentalités et les structures sociales », chap. XI : « La vie des hommes : les joies et les peines »). M. Ch. organise plus classiquement ses chapitres II, III et IV autour de l'« Espace : organisation et administration », de « La base économique » et des problèmes touchant à la « Structure sociale, religion et culture ».

Le plan choisi par H. F. est peut-être un peu moins lisible et méthodique que celui de M. Ch. Il correspond sans doute à son désir de faire mieux apparaître la centralité de l'économie commerçante dans le développement et la vie de la cité, et dans la spécificité de son histoire, surtout à partir du XIIe siècle. La préoccupation première de H. F. est en effet de comprendre et de faire comprendre le destin historique particulier de la ville, et la partie qu'elle consacre à la première phase de l'histoire de Ceuta est à cet égard d'un grand intérêt, remplie de réflexions et de suggestions brillantes qui débordent sans arrêt le niveau monographique pour s'appliquer à l'histoire obscure du Maghreb occidental durant ces premiers siècles de l'Islam, jusqu'à parfois rendre un peu difficile pour le lecteur la compréhension linéaire des événements, dont certains sont évoqués de façon un peu trop allusive (on ne voit pas très bien, par exemple, comment s'articulent les pouvoirs idrissides et la petite dynastie locale des Banū 'Iṣām).

Ce que l'on perçoit très bien, c'est l'obscurité des origines, et le caractère très peu assuré d'une histoire qui ne prend de consistance qu'au Xe siècle avec la mainmise cordouane sur cet avant-poste de la politique maghrébine du califat. Particulièrement intéressantes sont les pages qui mettent l'accent sur le rôle de la politique cordouane dans le renforcement des tribus nomades zénètes qui tendent alors à s'imposer au Maghreb extrême contre les Idrissides.

BCAI 14 (1998) M. Chérif: Ceuta aux époques almohade et mérinide, recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Les enjeux sont d'abord politico-idéologiques, les Fatimides ayant tendance à s'appuyer sur les Idrissides dont les Omeyyades de Cordoue, qui redoutent leur prestige, contrarient l'influence en s'appuyant sur les Zénètes. L'émergence d'une littérature géographique « engagée » — Ibn Ḥawqal en particulier — est habilement reliée à ce grand affrontement, et l'ensemble des sources exploitées d'une façon extrêmement séduisante, qui en restitue le contenu idéologique, et rend compréhensible une histoire qui risquerait autrement de se perdre dans les méandres d'un événementiel apparemment des plus confus.

Certaines vues ou orientations très suggestives sur le contexte de la politique maghrébine du califat pourraient peut-être être poussées plus loin (je pense en particulier au rôle des juristes berbères andalous, Yaḥyā al-Layṯī et Munḏir al-Ballūṭī, évoqué p. 72-75). Une excellente question (p. 76 et *passim*) porte sur les motivations profondes, plus politiques qu'économiques, des dépenses consenties par Cordoue en vue du contrôle du Maghreb occidental. Le questionnement sur le rôle historique des « routes de l'or » est repris plus loin de façon également pertinente, avec le souci louable de sortir des « clichés éculés » (p. 126), sans toutefois que des réponses très claires puissent être apportées. Il y a, dans toutes ces pages, qui proposent de multiples pistes de recherche très neuves, beaucoup à prendre pour un réexamen, ici seulement amorcé à partir de Ceuta, de l'histoire du Maroc du Nord dans le haut Moyen Âge.

L'épisode du califat avorté des Hammudides, qui affecte lui aussi le Maghreb et l'Andalus, puis le gouvernement de la ville par la dynastie Barghawatienne, enfin l'époque almoravide, donnent aussi l'occasion de très intéressantes mises au point sur des moments de l'histoire maghrébine et andalouse qui sont encore très mal connus. Entraînée par son ambition d'expliquer, d'interpréter, souvent de démythifier, H. F. n'est pas toujours assez attentive à la précision événementielle (par exemple p. 87 et 107 : vers 1050, le calife de Séville, le « faux » Omeyyade Hišām II, n'appartient pas à la dynastie hammudide, et les croisades d'Orient n'ont pas encore commencé lorsque se consolide le succès almoravide!). Mais Ceuta a encore ici l'avantage d'être un observatoire idéal et relativement inédit pour une vision suggestivement nouvelle de cette époque compliquée. Les pages relatives à la montée des Almoravides et aux rapports complexes qu'entretiennent avec eux les *fuqahā'* sont, bien que parfois un peu touffues, tout à fait passionnantes.

Il faudrait les reprendre à tête reposée pour en tirer toute la « substantifique moëlle », à première vue particulièrement abondante, qu'elles contiennent. Je ne crois pas, par exemple, que l'on ait jusqu'ici utilisé de la même façon, dans les ouvrages publiés en Europe sur les Almoravides, le *Kitāb al-Siyāsa* du *faqīh* al-Ḥaḍramī (sur lequel on peut voir un article d'*Arabica* XXXIV, 1987) autrement que de façon accidentelle, alors que H. F. lui consacre deux pages très denses (120-121), en raison de son rôle, qu'elle juge essentiel, dans la formation de l'idéologie — peut-être faudrait-il dire plutôt de la pratique du pouvoir? — almoravide. On pourra sans doute discuter ce jugement, mais on ne pourra certainement plus traiter des Almoravides sans se référer à ce personnage, né à Kairouan, ayant séjourné en al-Andalus suffisamment longtemps pour être souvent considéré comme andalou, qui rejoint les Almoravides au début de leur expansion et qui fut, jusqu'à sa mort en 489/1095-1096, cadi de la ville saharienne d'Azakay (ou Azūgī), capitale du premier chef almoravide, Abū Bakr b. 'Umar, écarté en

BCAI 14 (1998) M. Chérif: Ceuta aux époques almohade et mérinide, recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

fait du pouvoir par Yūsuf b. Tāšfīn. La lecture de ces deux pages donne envie de reprendre tout le problème des origines de l'État almoravide; on est sans doute un peu loin de Ceuta, mais le détour vaut incontestablement la peine.

On ne s'est éloigné en fait qu'en apparence, car H. F. évoque immédiatement l'une des multiples carrières de *fuqahā'*, qu'il conviendrait de mettre en parallèle avec celle d'al-Ḥaḍramī. Il s'agit d'un Valencien du nom d'Ibn Ḥamdīn al-Anṣārī, qui, après un voyage en Orient et un retour dans sa patrie, se rallie aussi avec enthousiasme aux Almoravides, et vient résider à Ceuta à la fin de sa vie. Comme H. F. le note très justement, « à la veille de l'installation des Almoravides, les *fuqahā'* sont la seule force organisée. Véritable réseau lié par des solidarités religieuses et idéologiques, au fait de la situation politique, monopolisant les moyens d'information, jouissant d'un prestige certain, ils pèsent sur les événements et les influencent » (p. 122). Aucune monographie portant sur cette époque n'aurait d'intérêt si elle ne prenait en compte le contexte général des rapports entre l'idéologie religieuse et la politique, ceci d'autant plus que Ceuta devient précisément, dans la première moitié du XIIe siècle, l'un des foyers privilégiés du développement d'une classe de *fuqahā'* dominant la société et la culture dans un imbroglio de rapports extrêmement complexes avec le pouvoir. H. F. tente courageusement de débrouiller ces fils enchevêtrés. Même si elle ne parvient pas toujours à clarifier les choses autant que le souhaiterait le lecteur, elle pose ici encore des problèmes fondamentaux, et fournit de multiples éléments et pistes pour en prolonger l'étude.

C'est alors que la ville, du fait de son poids économique et culturel croissant, se dégage d'un environnement tribal constamment présent durant toute l'époque précédente, et d'une implication dans des jeux politiques qui lui sont extérieurs, pour accéder à une primauté urbaine incontestée sur la rive maghrébine du Détroit. Cette importance, combinée avec son éloignement par rapport à la capitale politique du Maghreb occidental, et son relatif isolement côtier, vont lui permettre d'accéder à une dimension exceptionnelle, consacrée par la formation d'une véritable « cité-État » que l'on a comparée aux villes italiennes et en particulier à Gênes, avec laquelle elle entretiendra des liens privilégiés. Il s'agit d'une expérience pratiquement unique dans l'histoire du monde musulman par la nature du pouvoir qui parvint à s'y établir aussi bien que par son importance et sa durée.

On entre alors dans la période traitée par les deux ouvrages. Le changement, en ce qui concerne les sources, est considérable : à partir du XIe siècle, en effet, l'histoire de la ville cesse de dépendre exclusivement de textes historiques et géographiques, plus rarement biographiques, qui lui sont extérieurs. Dès l'époque hammudide, on peut utiliser sur les cadis de Ceuta les notices biographiques fournies par le *Tartīb al-Madārik*, œuvre du plus connu des magistrats de la ville, le fameux cadi 'Iyāḍ en fonction dans les années médianes du XIIe siècle (H. F. a par ailleurs de bonnes pages : 89-92, puis 115-120 sur les cadis de Ceuta de l'époque des taifas et leurs rapports avec le pouvoir). Une autre source très importante, bien que jusqu'ici très peu utilisée, que l'on doit au même auteur, est le recueil de *fatwā*-s intitulé *Maḏāhib al-ḥukkām fī nawāzil al-aḥkām*, d'un grand intérêt pour l'histoire sociale et économique de la cité. D'autres sources portent spécifiquement sur Ceuta à partir du XIIe siècle : le *Muḫtaṣar* rédigé par un disciple du cadi 'Iyāḍ, Ibn Ḥammāda, et surtout l'*Iḫtiṣār al-aḫbār* d'al-Anṣārī,

BCAI 14 (1998) M. Chérif: Ceuta aux époques almohade et mérinide, recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

qui est une description détaillée de la cité, sorte de « mémorial » de la ville musulmane rédigé en 1422, soit huit ans après son occupation par les Portugais. Un utile inventaire de ces sources, dont H. F. ne donne que la liste en fin de volume, est fourni par Mohamed Chérif aux p. 17-26 de son livre.

Les événements de la période troublée de la transition des Almoravides aux Almohades sont présentés de façon quelque peu différente par les deux auteurs, ce qui illustre bien les incertitudes de nos connaissances : M. Chérif (p. 27) mentionne, d'après Ibn Ḫaldūn, un siège assez important de la ville par les Almohades dès 537/1143. Fidèle aux Almoravides, Ceuta aurait résisté victorieusement à cette attaque grâce à l'énergie de son cadi, l'un des plus célèbres juristes malikites de l'époque. Ce siège et cette résistance ne sont pas mentionnés par H. Ferhat, qui en revanche, renvoyant au *Bayān*, signale (p. 151) sans insister beaucoup sur ces événements, la même année 538/1143-1144, une attaque maritime par les Maǧūs (Normands de Sicile?); elle fait état d'un sermon du cadi ʿIyāḍ appelant ses concitoyens à un *ǧihād* dont elle n'exclut pas qu'il ait pu à ce moment viser aussi les Almohades. Cependant, ces derniers ayant soumis Fès en 1245, Ceuta, où prédomine toujours l'influence du cadi ʿIyāḍ, fait sa soumission en 1146, avant même la prise de Marrakech par ʿAbd al-Mu'min (1147). Mais en 1148 la ville profite de la grande insurrection des tribus des plaines atlantiques pour se révolter, et devenir même le foyer urbain le plus important de ce soulèvement en accueillant un chef almoravide venu d'al-Andalus, al-Ṣaḥrāwī, qui cherche sans beaucoup de succès à coordonner cette révolte assez confuse. La révolte avorte assez vite et la reddition de la ville est suivie de l'exil du cadi et de son assignation à résidence à Marrakech où il meurt peu de temps après.

Le début chaotique de l'« ordre almohade » à Ceuta ne remet pas en cause l'importance de la ville, qui est l'une des principales capitales provinciales de l'empire, siège au début de la période d'un vaste gouvernement qui englobait à la fois le Détroit et les tribus berbères avoisinantes (M. Ch., p. 94-95, H. F. p. 169 et 193-195). C'est de cette époque, et peut-être du fait d'une certaine unification de la région sous l'influence de la ville, que daterait l'expression de *Rīf* appliquée aux montagnes de l'arrière-pays, occupées par diverses tribus, dont les plus connues sont les Ġumāra. Ceux-ci apparaissent cependant assez peu dans l'important *Al-Maqṣad al-šarīf* ou *Vie des saints du Rīf* d'al-Bādisī (711/1311-1312), qui apporte, pour l'époque almohade, des informations intéressantes sur la topographie de la ville, ses institutions religieuses et laïques, les relations commerciales entre Ceuta, Badis et l'Andalousie, la piraterie dans le Détroit (M. Ch., p. 23). H. F. pose bien le problème des rapports de la ville avec ces zones tribales, rapports assez distendus apparemment (p. 168-171). Dès l'époque azafide, en tout cas, la domination politique de la ville ne s'étend qu'à ses environs immédiats (M. Ch., p. 94).

Du point de vue de l'histoire politique, le régime azafide, qui dure on le sait de 1250 à 1327, est d'un grand intérêt. Il est préparé par deux décennies (1232-1250) où, durant la désorganisation du pouvoir almohade, la ville semble déjà tendre à se constituer en une véritable cité-État sous des gouverneurs pratiquement indépendants, que l'on peut interpréter comme représentant la classe des *fuqahā'* et des marchands, sans doute déjà influents dans la

BCAI 14 (1998) M. Chérif: Ceuta aux époques almohade et mérinide, recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

ville, mais qui n'avaient encore jamais accédé durablement au pouvoir. On peut toutefois réfléchir au fait que les deux gouvernants autonomes les plus significatifs de la ville durant cette période troublée, al-Yanaštī (1233-1236) et Ibn Ḫalāṣ (1242-1248), sont des Andalous, ce qui jette un doute sur la cohésion et la consistance de ce milieu.

Mais il est vrai que les Azafides, quant à eux, sont bien des Ceutis. Sous leur gouvernement, la ville se maintient, non sans difficulté, dans une indépendance de fait, sans marques très visibles de souveraineté. S'ils ont une correspondance officielle (publiée par M. al-Ḥabīb al-Ḥīla, *Rasā'il dīwāniyya min Sabta fī l-'ahd al-'Azafī*, Rabat, 1979), ils ne frappent pas de monnaie propre (voir J.J. Rodríguez Llorente et Tawfīq b. Ḥāfiẓ Ibrāhīm, *Numismatica de Ceuta musulmana*, Madrid, 1987), n'ont pas de vizirs, ne prennent pas de *laqab*-s, mais, comme le dit Ibn Sa'īd, à leur époque « Ceuta n'est soumise à aucun pouvoir mais est gérée par le *faqīh* al-'Azafī. » Le jeu complexe des puissances alors dominantes dans le Détroit — la Castille, les Mérinides, les Nasrides, l'Aragon et Gênes — favorise sans doute cette autonomie. Les deux ouvrages proposent d'intéressantes réflexions sur ce curieux pouvoir azafide, assez exceptionnel par sa durée bien supérieure à celle des éphémères cadis-*ra'īs* de certaines cités d'al-Andalus. La période qui va de l'établissement de la domination mérinide sur la ville en 1327 à l'occupation militaire par les Portugais en 1315 a paru aux deux auteurs, du point de vue de l'histoire politique, d'un moindre intérêt, et ils ne lui consacrent que peu de pages (précisions sur l'activité des corsaires des XIVe-XVe siècles dans M. Ch., p. 107-108).

Les chapitres suivants sont, dans les deux livres, consacrés comme on l'a vu à l'histoire sociale, économique et culturelle. On en a donné l'organisation générale au début de ce compte rendu. On soulignera seulement ici l'intérêt de nombreuses pages souvent fort denses. L'arrière-plan agricole de la ville, original du fait de la faible étendue des surfaces cultivables, n'est pas négligé, car les *fatwā*-s tirées des *Maḏāhib* complètent utilement le tableau un peu général que fournissent des descriptions géographiques, pour donner l'image d'une terre fortement parcellisée, minutieusement irriguée et exploitée, avec une prédominance de l'arboriculture jardinière. La rareté relative de l'eau entraîne de multiples conflits entre agriculteurs et propriétaires de moulins. La ville importe massivement du blé que ses environs produisent en trop faible quantité, mais la région exporte des fruits et même du sucre.

L'économie urbaine est fortement monétarisée. Comme le note M. Ch., « Les *nawazils* du cadi 'Iyāḍ regorgent de notations qui montrent l'omniprésence de la monnaie dans la vie quotidienne des Sebtis. Les moindres transactions sont formulées en dinars, mithqāls, dirhams, qīrāts » (p. 150, n. 51). H. F. consacre plusieurs pages particulièrement suggestives à l'étude de la monnaie, notant que l'atelier de Ceuta est l'un des rares du Maghreb à avoir fonctionné sans interruption durant tout le Moyen Âge (p. 291-300). Les limites posées par les sources aux connaissances sont bien marquées. La nature des impôts que mentionnent les textes est ainsi malaisée à déterminer. Il semble par exemple que le *maġram*, que l'on rencontre aussi dans la Péninsule, soit un impôt foncier, mais on connaît très mal les *mukūs* perçus à l'entrée ou la sortie des souks, un peu mieux les taxes douanières qui apparaissent dans les documents chrétiens (M. Ch., p. 131-133). Les souks sont omniprésents dans la ville : à la veille de la conquête portugaise, il y aurait 142 marchés à l'intérieur et 32 dans les faubourgs, d'après

BCAI 14 (1998) M. Chérif: Ceuta aux époques almohade et mérinide, recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

al-Anṣārī. Mais il est difficile de distinguer dans le détail les catégories de lieux de commerce, simples places *extra muros* où sont vendus le bois, le charbon ou les bestiaux, ou boutiques traitant de produits plus luxueux; mais dans ce cas on ignore si, par exemple, « les trente et un marchés de la soie étaient aussi des ateliers, si les articles y étaient vendus, et dans ce dernier cas, s'il s'agit de vente de gros ou de détail » (H. F., p. 289-290).

Le commerce méditerranéen occupe évidemment une place très importante. H. F. pense que la ville en arrive, en dépit de l'importance sociale et intellectuelle qu'y occupent les *fuqahā'*, à se doter d'une législation — ou en tout cas d'une pratique — maritime et commerciale « laïque », où les associations entre marchands musulmans et chrétiens ne sont pas rares. « Ville orthodoxe, dominée par des fuqaha, Sabta est aussi dominée par le pragmatisme. Tout en participant par ses arbalétriers, sa flotte et l'éloquence de ses dirigeants au *djihād*, la ville opte pour la paix et les solutions négociées » (H. F., p. 290). Il est probable, d'ailleurs, qu'à cette époque le commerce méditerranéen se fait essentiellement sur des navires chrétiens. On peut rappeler que, dès les années 1180, Ibn Ǧubayr doit emprunter des bateaux génois aussi bien à l'aller qu'au retour de sa célèbre *Riḥla* qui le conduit de Ceuta en Orient et le fait rentrer en Espagne par la Sicile.

Cette cité-État musulmane tout à fait originale, qui au XIIIe siècle entretient des rapports étroits avec Gênes, et dont l'un des dirigeants de la même époque, Ibn Ḫalāṣ, est associé aux Manduel de Marseille, assoit son indépendance sur la force de son enceinte et celle de sa flotte (bonne étude dans M. Ch., p. 99-107). Son économie prospère semble reposer sur le commerce de transit, mais aussi sur une industrie notable du lin, de la soie, probablement du papier. La vie religieuse est active. Le soufisme maraboutique et le soufisme philosophique font leur apparition dans la ville au XIIIe siècle (ce dernier avec la présence d'Ibn Sab'īn dans les années 1240), mais au XIVe siècle ils sont supplantés par le soufisme intellectuel et individuel (M. Ch., p. 174). La cité serait la première du Maghreb à avoir vu s'implanter une madrasa, en 635/1238, une dizaine d'années avant que n'en apparaisse une dans la Tunis hafside (M. Ch., p. 177). La culture reste majoritairement sous l'influence de l'Orient, bien que la ville se situe depuis le Xe siècle dans une ambiance véritablement andalouse. Dans le *Barnāmağ* d'al-Tuğībī (m. en 1329), qui reflète bien l'ambiance culturelle de la ville, les 340 ouvrages enregistrés sont pour 60 % orientaux, pour 24% andalous, pour 16 % maghrébins (M. Ch., p. 21 et 181). La ville connaît aussi un développement intéressant de la médecine et de la grammaire. C'est d'autre part de Ceuta qu'était originaire Ibn Rušayd (m. en 721/1321), l'auteur de « la plus grande *riḥla* connue dans le monde arabe » (M. Ch., p. 188).

Il serait faux de laisser croire que ces ouvrages n'ont pas de défauts. La typographie est souvent médiocre, et la multiplicité des fautes, surtout dans l'édition marocaine, dénote des éditions sans doute hâtives; les auteurs n'utilisent les systèmes traditionnels de transcription qu'avec l'attention distraite que leur accordent souvent les arabophones. La cartographie est inexistante dans l'ouvrage de H. F., réduite à une carte de la ville dans M. Ch. On regrette qu'une plus grande attention n'ait pas été accordée à l'espace géographique environnant, ne serait-ce qu'avec une carte du littoral jusqu'à Belyounech et Marsā Mūsā, annexes rurales de la ville dont il est question fréquemment. On aurait pu aussi essayer de rendre compte

BCAI 14 (1998) M. Chérif: Ceuta aux époques almohade et mérinide, recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

graphiquement de l'environnement tribal, et peut-être d'y réfléchir davantage. Au total, cependant, nous avons deux études très riches, qui parfois se recoupent mais souvent se complètent, l'une visant à davantage d'exhaustivité méthodique, l'autre plus foisonnante en suggestions qui dépassent souvent l'histoire de Ceuta pour la situer de façon extrêmement intéressante dans des problématiques neuves de l'histoire marocaine. Elles permettent de reconstituer l'image d'une ville importante dans le panorama méditerranéen, sur laquelle les travaux méritoires de Latham avaient sans doute déjà attiré l'attention, mais dont l'histoire se trouve ainsi présentée dans son ensemble, et dans toutes ses dimensions, sur la base de sources dont plusieurs n'avaient jusqu'ici été que très peu utilisées. On se félicite de voir ainsi comblé un vide relatif de l'histoire méditerranéenne, et par deux ouvrages dont le lien avec la tradition monographique de l'université française est évident.

Pierre GUICHARD
(Université Lumière - Lyon 2)

Carlos GOZALBES CRAVIOTO, *El urbanismo religioso y cultural de Ceuta en la Edad Media.* Instituto de Estudios Ceutíes, Ceuta, 1995. 24 × 17 cm, 270 p., ill.

Cet ouvrage de synthèse fait suite à une bonne vingtaine de monographies du même auteur sur la ville de Ceuta/Sebta, sous le pouvoir islamique maghrébin ou andalou (711-1415), puis sous pouvoir portugais (1415-1640), et enfin espagnol (1640-1995).

L'auteur, professeur à Malaga, est le fils de l'arabisant et historien Guillermo Gozalbes Busto, spécialiste de l'histoire de Tanger et de Salé-Rabat, et le frère de l'historien et archéologue Enrique Gozalbes Cravioto, auteur, lui aussi, de monographies sur l'histoire de la Ceuta préislamique. Ses recherches doivent beaucoup — il le reconnaît expressément — à l'historien et archéologue de Ceuta, Carlos Posac Mon. Ceci pour mémoire de cette « école » espagnole d'historiens de la ville de Ceuta/Sebta arabe, étudiée surtout à partir de sources arabes, portugaises et espagnoles et de l'archéologie locale.

Mais le projet du professeur Carlos Gozalbes Cravioto est bien plus ambitieux que celui de ses prédécesseurs : il s'agit de présenter les structures urbaines, spécialement religieuses et culturelles, d'une ville médiévale de l'Occident musulman (cimetières, mosquées et autres lieux de prière, bains et autres salles d'ablutions, quartiers chrétiens et juifs, médersas et autres lieux d'enseignement, bibliothèques). Le résultat est assez réussi : la connaissance très structurée d'une des villes les plus importantes et les mieux documentées de l'Islam occidental médiéval, située — non seulement du point de vue géographique — entre al-Andalus et le Maghreb arabo-islamique, et où l'élément berbère maghrébin est assez estompé, au profit de structures urbaines préislamiques et islamiques communes aux pays de la Méditerranée, spécialement redevables à leurs origines orientales. Ces structures urbaines de Ceuta sont aussi très conditionnées par les réalités géographiques de l'étroite péninsule du mont Hacho,

BCAI 14 (1998) M. Chérif: Ceuta aux époques almohade et mérinide, recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net